

Quelques mots sur Gladstone

Autor(en): **Novikoff, Olga / Gladstone, W.E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **6 (1898)**

Heft 23

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-403424>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

QUELQUES MOTS SUR GLADSTONE.

Le grand Gladstone est mort d'une mort digne de lui. Toute sa vie n'a été que la mise en pratique de ses idées religieuses, couronnées d'un fervent « amen », dernière parole proférée par sa bouche mourante.

Dès sa jeunesse, son vœu le plus cher était de devenir prêtre; mais ses parents en décidèrent autrement, et les circonstances ne tardèrent pas à faire de lui un homme d'Etat, « le premier Anglais du siècle », au dire même de ses anciens détracteurs. Ceux-ci ont mis du temps, il est vrai, à lui rendre justice: leurs yeux s'ouvraient au moment où les siens se fermaient à tout jamais. Mais les anachronismes de ce genre ne doivent étonner personne.

Gladstone ne cessa jamais de considérer toute son activité comme devant être basée sur la religion, et c'est dans ce sens seulement qu'il renonça au rôle de serviteur de l'Eglise. L'amour chrétien et la compassion pénétraient chacun de ses actes.

Ce qui était surtout admirable en lui, c'était sa manière calme et généreuse de juger ses ennemis — très nombreux, il faut l'avouer et fortement soutenus par la Reine Victoria elle-même, dont les sympathies appartenaient entièrement à la contrepartie de Gladstone, à Benjamin Disraeli.

Ce qui distinguait encore Gladstone, c'était la courageuse énergie avec laquelle il poursuivait un but dès qu'il le trouvait conforme à ses croyances religieuses, profondes et élevées en même temps.

Il lui est arrivé plus d'une fois de me communiquer ses intentions, dont la hardiesse me charmait et m'effrayait en même temps. Mais jamais il ne connaissait l'hésitation devant un but fermement arrêté. En réalité, il « craignait Dieu, et

n'avait pas d'autre crainte!» Ainsi, après la fameuse conférence de la St. James' Hall, organisée sous sa direction en faveur des Slaves orthodoxes de la Turquie, je me suis permis d'observer qu'en s'opposant ainsi à la politique de Disraeli et de la Reine, il faisait de la révolution. Il m'interrompit, en disant: «Parfaitement, vous avez dit le mot. Mais ma conscience n'a rien à me reprocher, car c'est une révolution chrétienne par excellence». «D'ailleurs», continua-t-il plus lentement, «je ne suis pas seul à la faire. Les quatre mille personnes qui se trouvaient dans la salle étaient presque unanimes dans leur adhésion, et elles ne se gênèrent pas pour exprimer leurs sympathies au noble rôle libérateur de la Russie dans les Balkans. Avez vous remarqué» — demanda-t-il vivement, avec un léger sourire — «que le seul orateur sifflé par le public, n'a mérité cette disgrâce que parce qu'il a voulu prouver son impartialité, en déclarant qu'il n'était pas un ami particulier de la Russie? Le comique de la chose, ajouta-t-il, est, que le pauvre orateur n'est nullement Russophile, je le connais personnellement.» Je ne saurais oublier cet incident tant que je vis!

Peu de jours après cette superbe réunion, il y eut une réaction dans l'opinion publique; une grande partie de la presse anglaise se mit à tourner en ridicule Gladstone, l'appelant «M. Gladstonoff» (les Anglais s'imaginent que tous les noms russes se terminent en *off*!), insinuant même qu'il était devenu un agent russe, payé par l'argent moscovite! Rien ne troubla l'attitude, une fois prise, du vaillant Slavophile anglais. Il faut admettre, néanmoins, qu'il sentait quelquefois le poids de sa responsabilité.

Alors qu'il était au sommet de sa grandeur, réélu pour la deuxième fois comme Premier Ministre, il écrivit dans son journal:

“Oh, 't is a burden, Cromwell, 't is a burden!

“Too heavy for a man, that hopes for Heaven.”

Tous les journaux du moment, scientifiques et littéraires, publient des biographies détaillées de Gladstone comme homme d'Etat. Mais trêve à la politique! Pour éviter des redites, je ne toucherai qu'à un point, qui, à mes yeux, est d'une importance prépondérante: son extrême religiosité, qui

amena le Cardinal Manning à remarquer que « Gladstone était infiniment plus apte à recevoir les ordres sacerdotaux que son Eminence elle-même ». — « Je vais plus loin », ajouta Manning avec une franchise rare, « je trouve que Gladstone était aussi bien fait pour ce rôle que moi je l'étais peu. »

Presqu'enfant, Gladstone exerçait déjà une influence bien-faisante sur ses camarades. L'évêque Hamilton, célèbre par sa grande vertu, traité presque de saint par ses compatriotes, avoua que l'exemple du petit Willie Gladstone le sauva à Eton de plusieurs fautes. A une époque plus avancée, en 1838, Gladstone écrivit son fameux ouvrage : « *L'Etat dans ses rapports avec l'Eglise* », et en 1845 il abandonna son poste de chef du ministère pour rester fidèle à ses croyances religieuses. En 1857, il lutta avec vigueur contre le « Divorce Bill », n'admettant pas que les liens consacrés par l'Eglise pussent être défaits par une loi humaine.

L'un des plus beaux discours de Gladstone fut inspiré par les débats sur le « Affirmation Bill », en 1883. La loi existante excluait les athées du Parlement, tout en y admettant les juifs, qui nient la divinité de Jésus-Christ. Gladstone n'admettait pas que la négation de Dieu Fils fût moins importante, et considérait l'établissement d'une différence de ce genre comme attentatoire à l'idée du Christianisme.

Sa fameuse brochure sur le « Vatican » a produit, lors de son apparition, une sensation trop grande pour qu'on ait pu l'oublier. Mais son apparition frappa d'étonnement seulement ceux qui connaissaient peu Gladstone. Ses amis et ses intimes n'y virent que ce qu'ils l'entendaient énoncer fort souvent. « Le Catholicisme Romain », aimait-il à répéter, « est la tyrannie systématique, tyrannie du prêtre envers le laïque, de l'évêque envers le prêtre, du pape envers l'évêque. »

Comme il avait en vue le sentiment religieux d'un côté, et presque l'horreur de Rome de l'autre, l'intérêt de profonde sympathie et d'admiration pour la grande cause des anciens-catholiques naissait de lui même dans son âme. Il apprit à la connaître d'abord de la bouche de son ami Döllinger, et il n'a cessé d'exprimer sa confiance dans le succès définitif de cette belle cause. Quand il en parlait — et il aimait à le faire souvent — c'était toujours pour la recommander à l'estime générale, ainsi que les gens qui luttent avec tant de foi pour

approfondir et propager la doctrine de l'Eglise chrétienne telle qu'elle était avant l'introduction des erreurs humaines, représentées par l'ambitieuse et tyrannique papauté du Vatican!

17/5 juin 1898.

OLGA NOVIKOFF née Kiréeff.

Note de la Direction. Qu'il nous soit permis d'ajouter que Gladstone a été un des premiers abonnés de la *Revue internationale de Théologie*; qu'en 1894 il a même voulu spontanément contribuer à en couvrir une partie des frais; et qu'il lui donnait une place d'honneur dans sa bibliothèque. Les lecteurs n'ont sans doute pas oublié sa lettre sur l'ancien-catholicisme, lettre adressée le 6 octobre 1894 à M^{me} Novikoff et publiée dans la *Revue* de janvier 1895 (n^o 9), page 137. Et puisqu'il a été question de Döllinger dans cette notice, on nous saura gré, certainement, de rééditer l'article, presque introuvable aujourd'hui, que Gladstone a publié, dans le *Speaker* du 30 août 1890 (pag. 231—233), sur Döllinger et Newman.

D^r Döllinger's Posthumous Remains.

The current year has witnessed the death of two men whom an observer from without, wholly discharged from divisional prejudices, might probably pronounce to have been the two most remarkable men of the contemporary Christian Church: Ignatius von Döllinger and John Henri Newman. Two men, both of them great, but very diversely great. To attempt a comparison between them would be to tread upon ashes dangerously hot. Only a very few words may be hazarded. Each of them, in the beautiful language of Charles Lamb, gave, in intention, "his heart to the Purifier, his will to the Will that governs the universe;" each with the effect of severance from shrines at which he long had worshipped; each, at parting, left behind him the memory of splendid services; and each passed into voluntary and unambitious retirement at once and for ever. The construction of Döllinger's mind was simple, that of Newman's complex. Much more will be written, and will need to be written, about the Cardinal than about the Provost and Professor. The subtle and far-reaching genius, the shadings of whose thought were like the countless ripples

of the sea, stands in no invidious rivalry with the companion of whose prodigious learning it might be said, that it was diversified as the Asiatic host of Xerxes, but organised and available as the Three Hundred of Leonidas. To those in Germany and elsewhere who sympathise with him, he will recall Dante's grand indication of Saint Dominic ("Parad." xi. 38):—

"Per sapienza in terra fue
Di cherubica luce uno splendore."

Of each of these great men, however, the life and the unpublished remains (principally perhaps letters in the case of the Cardinal) will be of deep interest. Those of Döllinger must be very rich: and he is first in the field. His "Academical Addresses" are entrusted to the hands of my old friend Mr. Murray, and are ready, in an English version executed by the sister of Dr. Warre, for publication so soon as the autumn season of the bookselling world shall recommence. Like those great artists for whom painting was only a single development of their comprehensive art faculty, Dr. Döllinger's theology was really a branch, although the main branch, of that great tree of knowledge which was rooted in his all-embracing historical faculty. This dominant feature of his intellect will be better understood by means of the "Academical Addresses". It is a work in which he exhibits all the highest and most special qualities of the secular historian. I will only mention two of them.

He composed the Address on "The Jews in Europa" at a time when the anti-Semitic movement raged in Germany, and evidently with the purpose of making it ashamed of itself. He knew, as other men did not, the almost incredible sufferings of that race, which dishonour Europe much as the sufferings of Ireland have dishonoured England; and his historic conscience and sense of justice were offended by the threatened infliction of new injuries.

The work closes with a comprehensive and searching paper, in which he has treated the problems that attach so the case of Madame de Maintenon. In this luminous essay, his judgments on her character are, as a whole, favourable. But I put to him, in conversation, the question whether, taken altogether, her existence had been a good for France; and that he declined

to affirm. A special interest is imparted to the paper by the fact that it was probably completed when he had either passed or very closely approached the full term of ninety years.

Another work principally by Dr. Döllinger has made its appearance in Germany since his death. It contains his "Letters and Explanations on the Vatican Decrees".¹⁾ It is edited by Dr. Reusch, one of his learned coadjutors; and it brings down to a late date a chain of occurrences not without interest in the Church history of the time. The Latin Church does not seem to have been insensible of the great gap made in its ranks by the expulsion of this most eminent man. Usually the case of a criminal is stirred by his friends. The ejected Professor, however, was continually hunted down by uninvited solicitations to submission. These solicitations would seem to have been as warm and respectful, as they were various. But they amounted in plain English simply to this: "Eat your words; throw your convictions behind you; stain your long life with the colour of a lie." On the other side is his reply (p. 113): "When I am told that I must swear to the truth of those doctrines, my feeling is just as if I were asked to swear that two and two make five and not four."

The work edited by Dr. Reusch throws some light upon a question which has excited a curiosity, hitherto unsatisfied, in the world at large: a curiosity, namely, to know what was the relation between this great theologian and the Old Catholic communion. On October 18, 1874 (p. 104), he writes²⁾ to a parish priest who had consulted him: "As concerns myself, thus far I count myself by conviction in the Old Catholic communion, (that) I believe it has a higher mission to fulfil, and that in three ways", which are: (1) To testify on behalf of the ancient doctrine of the Church; (2) to bring about by degrees the exhibition of a Church more conformable (than now) to the old and undivided Church; (3) as an instrument, to prepare and promote the reunion of Christendom. He advises this priest to follow his convictions, and not to be intimidated by reproaches concerning unity and implicit obedience.

¹⁾ « Briefe und Erklärungen von I. von Döllinger über die Vatikanischen Dekrete, 1869—1887. » München 1890.

²⁾ The German words are: « Was mich betrifft, so rechne ich mich aus Überzeugung zur altkatholischen Gemeinschaft, ich glaube, dass sie, u. s. w. »

The invitations addressed to him proceeded from three sources, which may fairly be arranged according to the three degrees of comparison. First, and to represent the positive, comes a lady of high station, who (February 15 and 28, 1880) affectionately urges him, out of "an unspeakable compassion", and for the avoidance of a terrible eternity, which unquestionably awaits him, to be converted. It did not even occur to this excellent woman that strong conviction of a matter of fact, founded on scores of years spent in the special study of it, makes it difficult to contradict upon oath. Then come letters, highly honourable to their writers, from Bishop Hefele and the Archbishop of Munich, which convey a similar injunction. Of these letters it may be said, as was said of the rack in England as applied on a certain occasion, that it was used with all the tenderness which the nature of the instrument would allow. They begin in 1878, and the latest is dated in 1886. Finally, in October 1887, the Nuncio at Munich officially entreats him to impart to the Pope (p. 146) what would be the crown of his joys for his approaching jubilee, and to bring about another great festival among the countless learned men and friends who have derived from him their knowledge.

The replies of Dr. Döllinger are given in various parts of the work; and they all remain without rejoinder. The Archbishop of Munich expressly excuses himself (p. 144) from making an answer. Nor could he do otherwise; because the refusal of a hearing, though contrary, as Döllinger contends (p. 138), to the practice observed even by the Council of Constance with Huss and Jerome, was an essential part of the proceeding against him. It cannot be doubted that the contents of this volum will be presented to us in an English translation. On one of the points raised by the Professor an answer in some form and from some quarter will be awaited by the public with curiosity. He points out (p. 130) to his Archbishop that his body was concerned, no less than his soul, in the excommunication launched against him (p. 100), "with all the consequences canonically attached to it". The Professor, in order to be sure what they are, betakes himself to the Canon Law; to that law, be it observed, which we have lately been told is actually in force in Malta. As a part of it, Dr. Döllinger quotes a Decretal of Pope Urban II. (p. 131), which has been

incorporated in the general compendium of law used in the Latin Church. The Decretal declares that those who put to death excommunicated persons are to render a measure of satisfaction (*modum congruæ satisfactionis*) suitable to what their intention may have been. "For we do not count them to be homicides, to whom it may have happened, through their burning zeal for mother Church against the excommunicated, to put any of these to death."

W. E. GLADSTONE.

